

Dans les Couliisses de La Monnaie



Télé. ARTE, dimanche 4 décembre 2016. Dans les coulisses de La Monnaie (23h55). Pendant deux saisons artistiques, une caméra a filmé le travail de préparation avant chaque production lyrique : répétitions piano, avec les chœurs, puis

directions d'acteurs des solistes pilotés par le metteur en scène, ... ; installation des décors, réglages et adaptation techniques, conception et réalisation des costumes, essayages, dernières retouches, ... , sans omettre au préalable, discussions budgétaires et échafaudage des plans : soit une armée de l'ombre, fourmis efficaces, invisibles et pourtant nécessaires.

**Celles et ceux qui font
l'opéra et enchantent la
scène lyrique :
coulisses enchanteresses**



L'Opéra bruxellois La Monnaie dévoile tous les corps de métiers qui permettent au spectateur d'applaudir in fine un spectacle qui aura demandé des heures de travail

préalable, combien de réunions de discussions et de réflexion au sein de l'équipe artistique, elle-même avec l'administration du théâtre bruxellois... Le sujet est ambitieux, et la réalisation, vivante, et richement illustrée. Dommage que même sur une chaîne culturelle, un documentaire de cette valeur, sur un sujet si passionnant soit diffusé aussi tard...

En 1h30, le film met en lumière ces « enchanteurs » de l'ombre qui rendent possible le rêve et la magie, à défaut : l'illusion du théâtre lyrique, de se réaliser le temps d'une production. A travers les multiples séquences de travail, se précisent toutes les étapes préliminaires d'un spectacle, avant sa représentation, les surprises et les déceptions, le jaillissement imprévu d'instant de grâce aussi d'un genre qui malgré la fonte des budgets de la culture, demeure vivace, souvent très engagé voire ancré dans l'actualité contemporaine par les visions et la conception du spectacle ainsi présenté. Le réalisateur double son récit d'une narration historique, permettant de repreciser les enjeux d'une forme musicale et théâtrale captivante depuis ses origines à Florence au début du XVIIème siècle. Commentaire dit par José Van dam. Incontournable.



Télé. ARTE, dimanche 4 décembre 2016. Dans les coulisses de La Monnaie (23h55).

CD, coffret événement : PHILIP GLASS, the complete Sony recordings / coffret des 80 ans (1978-2016, 24 cd Sony classical)

CD, coffret événement : PHILIP
GLASS, the complete Sony
recordings / coffret des 80 ans
(1978-2016, 24 cd Sony

classical). La musique du New
Yorkais Philip Glass se plaît
conjonction d'une écriture avec
son époque, à s'immiscer dans la
vie quotidienne américaine ; ses
mélodies envoûtantes ont même
été réarrangées par les plus
récents créateurs, d'horizons

musicaux divers : Tyondai Braxton ou Johan Hohannson... Si GLASS
appartient à la musique savante dite contemporaine, c'est
assurément le musicien le plus populaire qui a réussi son
intégration. Pour ses 80 ans le 31 janvier 2017, Sony
rassemble en un coffret qui deviendra culte, l'ensemble de ses
enregistrements édités par le label. Répétitive, ou plutôt
pulsionnelle et trépidante, la musique de Glass indique le
tempo de notre époque, ce XX^e encore tenace, actuellement
persistant, plus rapide, effréné même qu'auparavant. Une
course dont le compositeur bat la mesure, jusqu'où ? Influencé
par Ravi Shankar et à ses débuts parisiens par Nadia
Boulanger, Philip Glass incarne l'esthétique musicale
contemporaine qui relie le XX^e et le XXI^e.



HOMMAGE A GLASS

80 ans le 21 janvier 2017...

Pour ses 75 ans en 2012, son ami et défenseur de la première heure, le chef Dennis Russel Davis dirigeait une intégrale Glass en direct sur la BBC, dont la création de la 9ème Symphonie. Dans le coffret Sony 2016, Russel Davis dirige Akhenaten (Stuttgart, 1987). En 2017, d'autres manifestations sont annoncées sur le plan planétaire avec évidemment la création de la 11ème Symphonie, un défi et un record même dans l'histoire musicale si l'on porte un regard rétrospectif quant aux autres symphonistes de la tradition romantique et postromantique, de Beethoven à Mahler, pour lesquels les chiffres 9 et 10 furent... fatalement définitifs. Ici la compilation ou intégrale Sony vaut somme de référence car en plus des titres détaillés ci après, le mélomane découvre les 3 albums coproduits par Glass lui-même pour CBS Columbia masterworks ; son interview de 40 mn à propos de Glassworks (ici édité pour la première fois dans son mixage d'origine) ; enfin le texte intégral des livrets des opéras sélectionnés.



Le coffret Sony regroupe les opéras emblématiques (sur les 30 ouvrages composés), soit les jalons majeurs de son oeuvre, celle d'un compositeur agissant par vocation et qui eut dès ses 30 ans, le sentiment de s'être trouvé, voire déjà pleinement réalisé. La majorité des réalisations discographiques sont assurées sauf mention autre, par le Philip Glass

Ensemble (Michael Riesman, direction, et remonte pour la majorité aux années 1980).

A noter, la version originelle de l'opéra Einstein on the beach (cd 5 à 8, enregistrement Riesman, New York, 1978), soit 5 heures, conformément à la commande du festival d'Avignon passée en 1976. Depuis 40 ans, et récemment lors de la tournée d'une reprise en 2012, qui est passée par le Châtelet à Paris, l'opéra de Glass, mythe musical, envoûte toujours par son caractère pictural et hypnotique, qui n'a pas perdu son caractère universel voire visionnaire.

Le cycle édité par Sony offre une belle et facile entrée en matière avec le tissu sonore de Glassworks (1982, premier recueil enregistré alors pour CBS), en son mixage d'origine (cd 1-3) : immersion envoûtante dans un monde sonore suspendu, aux évocations étirées, d'une indiscutable essence poétique (piano solo de Opening).

Les OPERAS et les PORTRAITS naturalistes... Le coffret souligne aussi allusivement la curiosité du compositeur pour des ouvrages d'ampleur où le travail en équipe est une habitude recherchée et appréciée depuis ses années de galère à New York dans les années 1960. Avec le recul, le corpus lyrique précise ainsi l'engagement de Philip Glass dans la défense de figures historiques majeures du XX^e, majeures par leur richesse tant humaine que spirituelle : après Einstein, voici donc Styagraha (en réalité un portrait de Gandhi, commande de la ville de Rotterdam, cd 9-11 ; reprise récemment au Met de New York en 2011, – ouvrage réalisé sur un livret en sanskrit d'après la Bhagavad-Gita ; ici enregistré par Christopher Keene pour le New York City Opera en 1984), puis Akhenaten (cd 14 et 15 ; repris en 1983 à Londres, – ici enregistrement de Russel Davis, Stuttgart 1987), défense subjective et inspirée du souverain, fils d'Aménophis III le conquérant, devenu Akhenaton le pieux et mystique, fou du disque solaire, soucieux d'imposer à son peuple, l'adoration du soleil en un monothéisme inédit. Chanté en égyptien ancien (pour partie), le livret semble induire dans la musique une sensualité là encore d'essence enivrante, extatique, conforme aux portraits intérieurs « asiatiques » du pharaon de la XVIII^e dynastie.

La présentation du coffret éclaire la notion de trilogie, chaque héros étant inspiré par une vision supérieure, intime, irréprouvable qui a marqué leurs contemporains.

Sony présente aussi une autre trilogie inspirée des films Qatsi – d'après les légendes et la culture des amérindiens Hopi,

(en coopération avec le réalisateur pour le cinéma Godfrey Reggio), amorcée avec Koyaanisqatsi (« la vie déséquilibrée » créé en 1982), puis complétée par les volets Powaqatsi (« la vie en transformation » de 1988), puis Naqoyqatsi (« la vie en tant de guerre », cd 22, enregistré à New York par Riesman, avec Yo Yo Ma, violoncelle en octobre 2002) : le lyrisme de la musique dialogue avec toute une technique d'images soit en ralenti renforcé, soit précipitées... hymne pour une terre violée, c'est à dire notre paradis planétaire massacré, ... défense personnelle, que certains diront écologique ou environnementale, encore approfondie dans Itaipú / The Canyon (cd 20, enregistrement Robert Shaw, juin 1993)) qui brosse un véritable portrait de la Nature.

Cette incursion renforce les liens entre Glass et le cinéma hollywoodien dont la musique de « The Hours » (réalisé par Stephen Daldry) marquent un sommet, artistique, poétique et populaire.

The Photographer, – commande du festival de Hollande de 1982, (cd 4 : enregistrement Riesman, New York, 1983), est quant à lui un portrait du photographe du début du XX^e, Muybridge, passionné par la décomposition du mouvement, en séquences détaillées. Editorialement, saluons le soin de Sony, de publier (en anglais) pour la plupart des ouvrages, une présentation par Glass lui-même et des commentaires sur la partition ou le livret.

POUR LA DANSE... Préoccupé par la transe extatique produite et cultivée par la danse, Glass a aussi collaboré avec les chorégraphes de son temps : Dances 1-5 (cd 16-17, enregistrement Riesman, avril 1988) pour lesquelles il retrouve la chorégraphe de Einstein on the beach : Lucinda

Child ; puis Dancepiece (cd13, Riesman, New York, 1987), conçu pour la chorégraphe Twyla Tharp.

Eclectique, curieux, interdisciplinaire, le travail de Glass rejoint aussi la variété et la chanson contemporaine (Songs from liquid days, cd 12 ; enregistré par Riesman en 1985).

Enfin, le coffret des 80 ans évoque la carrière tout aussi fascinante du Glass pianiste solitaire : Solo piano (cd 18), enregistré en mars 1989, qui indique la force de concentration, émotionnelle, expressive (le compositeur seul donc sur son piano Baldwin) d'un parcours qui vaut rite intérieur, hors temps (Metamorphosis I-V ; Wichita Vortex Sutra – d'après le poème d'Allen Ginsberg avec lequel Glass collabora pour Hydrogen Jukebox-, enfin la dernière pièce, Mad Rush). Pour ceux qui douteraient encore que l'univers de Glass manque d'invention mélodique, nous recommandons d'écouter d'urgence le cd 19 : « Songs from the Trilogy », compilation synthèse des airs les plus célèbres et en effet mémorables des opéras ainsi mis en avant : d'Einstein on the beach (Trail / Prison avec la voix de Lucinda Childs) à Satyagraha, sans omettre Akhenaten (Hymne au soleil par Paul Eswood...).



Hors normes, apparemment diverse et profuse, l'oeuvre de Philip Glass est en réalité l'une des plus cohérente qui soit. Le dernier cd (cd 24), montre l'indiscutable influence que le créateur continue d'exercer sur notre époque et auprès des interprètes de la nouvelle génération, lesquels aiment jouer ses pièces : la saxophoniste australienne Amy Dickson, le mianiste See Siang Wong, les musiciens de l'ensemble Lautten Compagny Berlin... La somme ainsi édifiée force l'admiration. Coffret indispensable.

CD, coffret événement : PHILIP GLASS, the complete Sony recordings / coffret des 80 ans (1978-2016, 24 cd Sony classical) – **CLIC de CLASSIQUENEWS de décembre 2016**, idéal pour les cadeaux de Noël 2016.

CD. Regula Mühlemann, soprano. MOZART, Arias (1 cd Sony Classical)

CD. Regula Mühlemann, soprano. MOZART, Arias (1 cd Sony Classical). On se souvient que le dernier récital mozartien féminin chez Sony classical confirmait les affinités mozartiennes de la soprano [Dorotea Röschmann \(même intitulé MOZART : ARIAS chez Sony, il y a un an jour pour jour, novembre 2015\)](#), en comparaison avec la

cantatrice ici révélée, une vétérante... mais avec quelle intelligence dramatique aussi; ici même subtilité et adéquation artistique, même finesse d'intonation, c'est à dire en plus d'un timbre musicalement raffiné, une technique impeccable, des intonations justes, un sens réel de la caractérisation, avec ce souci du verbe, cet éclairage intérieur qui fait palpiter chaque personnage conçu par le divin Wolfgang. Distinguons quelques exemples pour démontrer sans peine, le sens dramatique et la maîtrise technique de la jeune diva, promise nous n'en doutons pas à une exceptionnelle et brillante carrière comme soprano colorature.

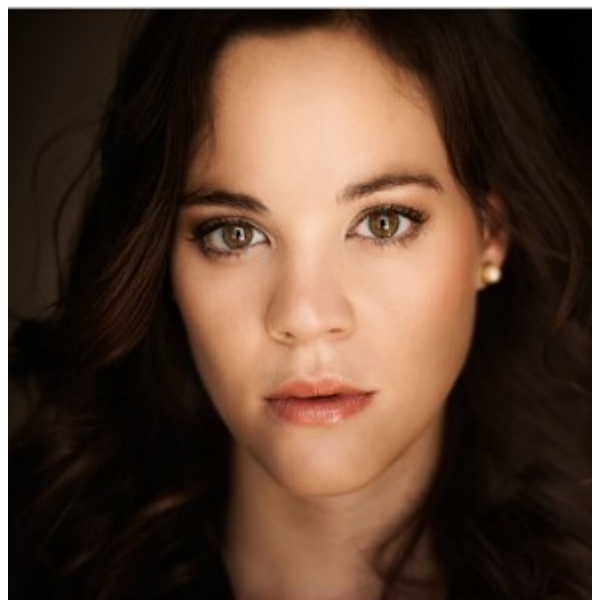
Formée au Conservatoire de Lucerne (sa ville natale) en Suisse (2010-2012), **Regula Mühlemann** est révélée en 2013, il y a 3 ans en Papagena (ardente, vibrante, tendre) dans la production de La Flûte enchantée sous la direction de Simon Rattle à



Baden Baden (Festival de Pâques) : ici même diamant lumineux et rayonnant même pour les héroïnes amoureuses, mais sombres ou langoureuses, voire larmoyantes (Air Vorrei spiegarvi, KV 418, avec hautbois obligé, qui rappelle beaucoup Zaïde, composé pour son amour, la première des sœurs Weber : Aloysia Lange, en 1783).

C'est peut dire qu'entre extase ardente et prière doloriste, la jeune soprano sait nuancer, colorer, tout en respectant parfaitement l'articulation du texte, en italien comme en allemand, sans omettre l'énoncé tendre et clair, en latin, de son Exsultate jubilate, idéalement construit, dont on apprécie chaque note dans les cascades colorature, égrénée avec précision métronomique.

REGULA MÜHLEMANN, prima donna mozartienne



Plus proche de l'opéra et de situations dramatiques souvent introspectives, entre blessures et tragédie émotionnelles, le cycle d'airs lyriques affirme un timbre sûr, d'une précision expressive jubilatoire, imposant toujours un superbe tempérament expressif, jamais appuyé ni maniéré : le naturel éblouit dans chaque séquence. C'est une superbe galerie de portraits

féminins, chacun liés à différentes époques de la carrière lyrique de Mozart, et tous liés à une situation dramatique précise, ici idéalement défendue, et finement incarnée : Lucio Silla, KV 135 « Strider sento la procella », (Milan 1772), affirme chez le jeune Mozart, et dans le genre seria, une sensibilité ardente, capable de dévoiler des trésors de

sentiments déjà romantiques : sur la trace de la jeune soprano italienne créatrice du rôle de **Celia**, Daniella Mienici, Regula Mühlemann rayonne par un timbre clair et tendre, généreusement coloré, aux aigus souverains, d'une tendresse flexible superlative. L'air de bravoure qui ouvre le III, devient alors prière agile et étincelante. Quelle musicalité, quel tempérament subtil. L'interprète éclaire ici ce en quoi le jeune Mozart proche du cœur de ses personnages, sait scintiller la profondeur et la vérité sous la courtoisie aimable du chant. On se délecte de la même justesse de l'air KV 217, « Voi avete un cor fedele », d'une candeur piquante parfois malicieuse qui rappelle Despina (Cosi fan tutte). L'agilité magnifiquement articulée là aussi affirme un tempérament riche en finesse ardente, dramatiquement très juste, dans un air parmi les plus longs (avec le premier d'ouverture : Schon lacht der holde Frühling, KV 580 : autre prière de près de 8 mn, d'une exquise sincérité). Voilà



longtemps que l'on n'avait pas découvert tel tempérament mozartien. Sa **Blonde**, piquante, astucieuse en allemand promet demain une prise de rôle dans une production digne de son talent : un diamant prometteur que l'on aimera applaudir non pas au studio mais sur la scène lyrique. L'orchestre qui la suit, affine aussi son élocution : fin et détaillé en un chambiste lui aussi palpitant. La symbiose voix / instruments est totale : bravo au chef **Umberto Benedetti Michelangeli**. Premier récital enregistrement magistral. Jeune talent à suivre. CLIC de CLASSIQUENEWS de décembre 2016.

CD. MOZART : ARIAS. Regula Mühlemann, soprano. Kammerorchester Basel. Umberto Benedetti Michelangeli, direction. 1 cd SONY Classical. Durée : 54'21.

Programme :

01. Schon lacht der holde Frühling, K. 580

02. La finta giardiniera, K. 196: Geme la Tortorella
03. Der Schauspieldirektor, K. 486: Da schlägt die Abschiedsstunde
04. Voi avete un cor fedele, K. 217
05. La clemenza di Tito, K. 621: S'altro che lacrime
06. Die Entführung aus dem Serail, K. 384: Durch Zärtlichkeit und Schmeicheln
07. Lucio Silla, K. 135: Strider sento la procella
08. Vorrei spiegarvi, oh Dio... Ah, conte, partite, K. 418
09. Exsultate, jubilate, K.165, 158a.

LIRE AUSSI :

CD, compte rendu critique. Dorothea Röschmann : Mozart Arias (1 cd Sony classical). Le timbre mûr, éloquent, charnel et aussi très investi de la soprano allemande Dorothea Röschmann (née en Allemagne, à Flensburg en juin 1967) nous touche infiniment : depuis sa coopération avec René Jacobs dans des réalisations qui demeurent éblouissantes (Alessandro Scarlatti: Il Primo Omicidio, entre autres – pilier de toute discographie pour les amoureux d’oratorios et d’opéras baroques du XVIII^e), la chanteuse sait colorer, phraser, nuancer et surtout articuler le texte comme peu, avec une intelligence de la situation qui éclaire son sens de la prosodie. Un chant intérieur, souvent embrasé qui la conduit naturellement aux emplois lyriques évidemment mozartiens. [EN LIRE +](#)



CD, coffret événement, compte rendu critique. HARNONCOURT, The complete Sony recordings (61 cd, 3 dvd, SONY CLASSICAL).

CD, coffret événement, compte rendu critique. HARNONCOURT, The complete Sony recordings (61 cd, 3 dvd, SONY CLASSICAL).

C'est l'événement crucial de la planète baroque en 2016 : la perte de l'un de ses plus efficaces et pertinents acteurs, actif depuis plus de 40 ans, défendant non sans raison, la vertu de la pratique historiquement informée et le jeu

sur instruments d'époques : autant de moyens et d'éléments pour une vision renouvelée des répertoires et de leur interprétation ; Nikolaus Harnoncourt, penseur et théoricien de la musique (et pas que baroque) a démontré l'intelligence du questionnement permanent ; il a incarné et transmis au final une philosophie et une esthétique appliquées à la musique baroque certes, mais aussi romantique et au-delà.

En définitive, le geste de Nikolaus Harnoncourt défend une vision et un art de vivre musical, fondées sur l'analyse critique, la recherche, la comparaison, la confrontation des sources, enfin l'expérimentation instrumentale. Cette approche dynamique contredit en vérité tout le système actuel des orchestres permanents dont les postures et l'usage des seuls instruments modernes posent aujourd'hui problème. Il semble



que c'est en France que la leçon de Nikolaus a été la mieux entendue et comprise comme en témoigne l'abondance des orchestres sur instruments anciens, et surtout l'expérience pédagogique – immersion unique en Europe, du JOA, Jeune Orchestre de l'Abbaye, à Saintes : c'est la seule formation digne de ce nom, offrant les fondamentaux associant recherche, analyse, pratique, au sein d'un orchestre école, dirigé le plus souvent, pour ses sessions de musique classique ou romantique, sous la conduite d'un grand chef aguerri. VOIR notre reportage exclusif dédié aux 20 ans du JOA, Saintes

HARNONCOURT L'EXPLORATEUR



Pour l'heure, en cette période de fête et de cadeaux, SONY classical rend hommage au maestro qui nous a quitté en mars 2016, en récapitulant l'intégralité de sa discographie réalisée sous son label rouge, d'autant plus emblématique qu'il

s'agit des ultimes accomplissements, soit un corpus qui subjugue par son ouverture (des répertoires) et aussi sa justesse stylistique (chez Mozart et Beethoven, les deux derniers compositeurs finalement servis et rééclaricis).

Qu'avons nous concrètement dans ce coffret événement ? 61 cd, 3 dvd (dont le projet inédit Mission Mozart réalisé avec le pianiste Lang Lang, autre star du label, mais aussi la version de la Flûte enchantée présentée à Salzbourg en 2012 qui avait tant séduit par sa fraîcheur bouleversante); des inédits validés par le chef (Cantates 26 et 36 de JS Bach, et Stabat Mater de Dvorak) ; surtout un somptueux « beau-livre », publication grand format, illustré de riches et magnifiques photographies du maestro légendaire au travail (soit un ouvrage spécialement édité par Sony classical de 140 pages.

L'éditeur a ajouté les annotations autographes et les commentaires du Maître pour chaque enregistrement, dévoilant les intentions artistiques de chaque programme, sans omettre la publication d'entretiens et de clarifications pilotés par le chef offrant ainsi une synthèse magistrale de son approche des répertoires, des oeuvres, des écritures... Autant de notions qui s'avèrent aujourd'hui primordiales pour comprendre le legs artistique du Maestro.



Particulièrement appréciés lors de notre découverte et consultation de cette somme éditoriale et discographique – jalons désormais majeurs d'un travail musicologique de premier plan : les Cantates de **JS Bach**, cd 1 et 2, ainsi que l'Oratorio

de Noël (cd 3 et 4) ; Le Messie de **Haendel** (cd 7 et 8) ; pour **Joseph Haydn** : l'opéra Orlando Paladino (cd 9 et 10, bien meilleur que la version quasi contemporaine de René Jacobs, car Harnoncourt y distille allusivement cette profondeur humaine, la conscience du gouffre, absente chez son confrère) ; les coffrets dédiés aux Symphonies parisiennes (cd 11, 12, 13), les oratorios La Création (cd 14 et 15), Les Saisons (cd 16 et 17) sont également incontournables.

Généreusement représenté, **Mozart** s'impose ici par la richesse de l'interprétation, l'une des plus convaincantes, au concert comme à l'opéra : Symphonies de jeunesse (en tout 10 cd, de 18 à 29, dont chaque avancée orchestrale est mise en parallèle avec le contenu de la correspondance du jeune auteur à son père) ; La Haffner (cd 32) ; surtout la trilogie symphonique ultime : les 39, 40 et 41 que le maestro a réuni désormais en un « oratorio instrumental » (enregistrement CLIC de CLASSIQUENEWS lors de sa parution), les opéras des extrémités de la carrière mozartienne : Zaïde (très rare donc apprécié, cd 30 et 31) et La Flûte enchantée déjà mentionnée.



De **Beethoven**, nous distinguons les dernières réalisations du chef, véritable testament intime et spirituel : Symphonies 4 et 5 (cd 39), et dernier enregistrement paru au moment de sa disparition, l'étonnante, bouleversante, crépusculaire Missa Solemnis (cd 40 : les deux titres ont obtenu eux aussi le CLIC de CLASSIQUENEWS en 2016). **Parmi les explorations passionnantes d'Harnoncourt hors baroques, et**

Beethoven, saluons la profondeur de son geste chez **Schumann** (Das Paradies und die Peri, cd 41 et 42), Bruckner (Symphonies 5 et 9 , cd45 à 48) ; **Brahms** (Ein Deutsches Requiem, cd 51), et **Dvorak** (Stabat Mater, inédit d'une tension fraternelle saisissante, cd 52 et 53) ; même sérieux expressionniste, d'une véhémence à peine feutrée, pour ses **Bartok** (cd 54 : oeuvres orchestrales) et ses fiévreuses et lumineuses valse de Strauss (album intitulé « Walzer revolution », cd 60 et 61 – Harnoncourt aura été le seul à explorer la profondeur cachée de **Johann Strauss II** : une intuition là encore captivante)... cet énoncé montre l'ampleur de l'exploration discographique.



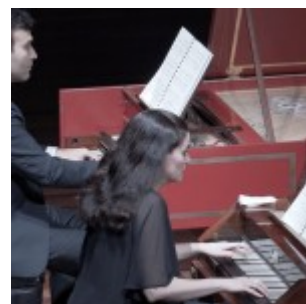
Parmi les textes et contributions du Chef, retenons quelques pages anthologiques, révélatrices de son exigence exploratrice et aussi de son ouverture d'esprit : « réflexions sur l'articulation et l'instrumentation dans l'Oratorio de Noël » de JS BACH ; la musique comme langage, à travers les Symphonies parisiennes de Haydn ; une approche thématique reprise surtout au moment des 3 symphonies dernières de Mozart (« un oratorio instrumental ») ; conversation synthétisée à propos des Symphonies de Beethoven (entretien d'origine réalisé en juin 2015) ; sans omettre les propos retranscrits de son approche personnelle de la Missa Solemnis (mai 2015) ; très subjective aussi donc passionnante car argumentée, la compréhension qu'a

Harnoncourt du cycle symphonique, Má Vlast de Smetana ; comme sa perception de Porgy and Bess : opéra ou comédie musicale ? Somme capitale, legs bouleversant. Coffret élu **CLIC de CLASSIQUENEWS** de décembre 2016 et janvier 2017.

CD, coffret événement, compte rendu critique. HARNONCOURT, The complete Sony recordings (61 cd, 3 dvd, SONY CLASSICAL).

Clavecin / Pianoforte des Lumières : Sonate de Rigel révélée par le duo Procopio, Valentin

VIDEO révélation. Clavecin / Pianoforte : Sonate de Rigel révélée par le duo Procopio, Valentin... **DUO PALPITANT** : clavecin et pianoforte, Bruno Procopio et Natalia Valentin. L'effectif instrumental annoncé avait déconcerté les plus exigeants... le duo Bruno Procopio / Natalia Valentin renouvelle notre perception instrumentale. Leur première lecture à deux claviers d'une Sonate de Rigel – flamboyant auteur à l'époque des Lumières (décédé en 1799), s'est révélée saisissante. Ils ont littéralement soufflé et enthousiasmé l'auditoire, composé de spectateurs, mélomanes habituels, et de directeurs de salle et producteurs professionnels venus écouter l'alliance annoncée des deux claviers : **le claveciniste et chef Bruno**



Procopio et son épouse la pianofortiste Natalia Valentin « osaient » enfin démontrer l'accord expressif de deux timbres complémentaires, oubliés depuis le XVIII^e : défi relevé et oubli réparé tant leur jeu fusionnel, d'une exceptionnelle vitalité accordée, a dévoilé la haute expressivité des deux claviers expressifs ainsi associés dans une **Sonate de Rigel : clavecin et pianoforte. [EN LIRE +](#)**

Ressource vidéo : images exclusives © CLASSIQUENEWS.COM. Le duo Bruno Procopio (clavecin) et Natalia Valentin (pianoforte), concert à Rio, 4 octobre 2016 © CLASSIQUENEWS.COM / CONCERT RIGEL du 4 octobre 2016 à Rio de Janeiro (Brésil), produit par le CMBV / partition éditée par le CMBV.

Compte rendu, concert. Paris, Philharmonie, le 26 novembre 2016. Rachmaninov, Royal Liverpool Philharmonic Orchestra, Vasily Petrenko (direction), Alexandre Tharaud (piano).

WEEK END RACHMA A LA PHILHARMONIE. Ce week-end à la Philharmonie de Paris, le pianiste Alexandre Tharaud propose un voyage musical autour de Sergueï Rachmaninov, à travers plusieurs concerts abordant l'ensemble du répertoire du compositeur russe (des pièces pour piano seul aux œuvres pour

orchestre). Samedi 26 novembre, c'est le Concerto pour piano n°2 qui est au centre du programme, encadré par deux autres œuvres orchestrales : le poème symphonique Le Rocher et les Danses symphoniques. Le tout, interprété par Vasily Petrenko à la tête du Royal Liverpool Philharmonic Orchestra, dont il est le chef principal depuis dix ans maintenant.

Le concert commence de manière presque inattendue. Car plutôt que d'entrer tous ensemble sous les applaudissements du public, les musiciens s'installent progressivement sur scène, les uns après les autres. Et c'est dans le brouhaha ambiant de la



salle, presque dans l'indifférence générale alors que les spectateurs vont et viennent entre les sièges, que chacun s'accorde et commence à s'échauffer. Chose curieuse et inhabituelle certes, à laquelle certains pourront reprocher le manque de solennité, mais finalement fort plaisante. Pouvoir observer les musiciens dans cet instant préparatoire et d'échauffement, ne manque pas d'intérêt : on plonge déjà dans l'univers du concert, alors que l'oreille se plait à reconnaître ici ou là, parmi les mises au point de dernières minutes, certains traits mélodiques des œuvres à venir. Enfin, tous les musiciens ayant investi la scène, les lumières diminuent, annonçant le début imminent du concert. Il ne manquait plus que le chef d'orchestre pour compléter le tableau, le seul finalement que les spectateurs auront pu applaudir à son entrée sur scène. **Vasily Petrenko** rejoint son pupitre, et c'est avec le poème symphonique Le Rocher que l'orchestre ouvre la soirée musicale.

Éclipsé par L'Île des morts, autre poème symphonique (et plus connu) du compositeur, Le Rocher est une œuvre rare qui mérite d'être découverte. La pièce débute dans une atmosphère inquiétante avec un thème confié aux cordes graves, comme

émergeant des profondeurs, auxquelles viennent s'ajouter les trémolos discrets des violons. Mais bientôt, la pétillante flûte apparaît avec une mélodie virevoltante, tel le chant d'un oiseau espiègle, portée par un crescendo progressif donnant l'impression d'une nature qui s'éveille au lever du jour. Notre imagination se laisse emporter par l'orchestration chatoyante de Rachmaninov, ponctuée de délicates interventions de la harpe suggérant une fine pluie de gouttes d'eau, ou du triangle évoquant le scintillement du soleil. Ces moments de joyeuse insouciance alternent avec des passages plus agités, où cuivres et cordes graves imposent une atmosphère sombre et tourmentée. On visualise alors parfaitement l'énorme rocher aux milieux des éléments déchaînés. À son pupitre, c'est avec des gestes pleins de grâce, précis mais jamais brusques, que Vasily Petrenko dirige l'orchestre. L'ensemble est fluide, bien équilibré ; les musiciens (en particulier l'excellent premier flûtiste) nous emportent sans peine avec eux dans l'univers romantique du compositeur russe.

Le concert se poursuit avec celui qui met à l'honneur Rachmaninov durant tout ce week-end : **le pianiste Alexandre Tharaud**. Il interprète ce soir le Concerto pour piano n°2, qu'il vient justement d'enregistrer avec le Royal Liverpool Philharmonic Orchestra, mais sous la direction de Alexander Vedernikov. L'œuvre débute par des accords joués au piano seul, d'abord doucement, puis montant en puissance et en tension jusqu'à l'entrée de l'orchestre. Alexandre Tharaud prend tout son temps pour placer ces accords, les laissant pleinement résonner, tel un carillon de cloches. On peut l'entendre souffler et frapper du pied alors qu'il plaque les derniers accords forte. Mais à l'instar du chef, ses gestes sont toujours délicats, ses mains courant sur le clavier avec grâce. Après l'introduction du



piano, l'orchestre entame le thème principal. Dès lors, on comprend pourquoi ce concerto est sans doute le plus populaire de Rachmaninov : tout le lyrisme du compositeur est là. L'orchestre ne se borne pas au rôle d'accompagnateur, il dialogue réellement avec le soliste qui lui concède parfois le premier rôle. Par moment, on sent l'équilibre vaciller légèrement entre les deux protagonistes : Tharaud se laisse aller à quelques libertés de tempo que les musiciens n'arrivent pas toujours à suivre. Malgré tout, et gardant son cap, Petrenko reste attentif aux fluctuations de son soliste, et fait en sorte que l'orchestre ne le couvre jamais.

Après les élans romantiques du premier mouvement vient la mélodie paisible de l'Adagio, encore une fois donnée à l'orchestre avant de passer au soliste, soutenu par le son feutré des cordes. L'Allegro final retrouve toute la passion du premier mouvement, avec un second thème d'abord confié aux altos, peut-être l'un des plus beaux composés par Rachmaninov. L'œuvre se termine dans un final éblouissant d'effusions lyriques, le summum du romantisme tardif, et c'est main dans la main que chef et soliste recueillent les applaudissements enthousiastes du public conquis.

Alexandre Tharaud, ovationné, ne pouvait pas quitter la scène sans nous offrir un bis. Quoi de mieux que le Prélude en do dièse mineur extrait des Cinq morceaux de fantaisie toujours de Rachmaninov bien sûr ? Après une exécution parfaite de la pièce, Tharaud écoute presque religieusement l'ultime résonance du dernier accord avant de reposer ses mains, même si le public, moins patient, n'attend pas pour l'applaudir à nouveau chaleureusement.

Enfin, le concert se termine avec les **Danses symphoniques**. Composées en 1940, ces pièces font partie des dernières œuvres de Rachmaninov. Les harmonies y sont plus audacieuses, et l'instrumentation plus fournie, intégrant notamment un saxophone. Celui-ci se voit propulsé au rôle de soliste dans la première danse, uniquement accompagné par un contre-chant discret des bois, pendant tout le passage de la partie

centrale. La deuxième danse, un Tempo di valse entrecoupé d'appels des trompettes en sourdine, rappelle la fameuse Valse de Ravel. Enfin, la dernière pièce nous emporte dans un univers contrasté, avec tantôt l'utilisation du motif du Dies Irae, tantôt un thème de la liturgie orthodoxe, le tout agrémenté de couleurs orchestrales aux accents hispaniques.

C'est donc un concert exceptionnel qui se termine avec ces Danses symphoniques. Les artistes, aussi bien l'orchestre que le pianiste, nous ont offert un moment musical de qualité. Et l'œuvre symphonique de Rachmaninov, pleine d'élans et de passion, méritait bien qu'on lui consacre une soirée. À découvrir et re-découvrir sans modération !

Compte rendu, concert. Paris, Philharmonie – Grande salle Pierre Boulez, le 26 novembre 2016. Sergueï Rachmaninov (1873-1943) : Le Rocher op. 7, Concerto pour piano et orchestre n° 2 en ut mineur op. 18, Danses symphoniques op. 45. Royal Liverpool Philharmonic Orchestra, Vasily Petrenko (direction), Alexandre Tharaud (piano).

The Indian Queen de Purcell, version Sellars, Currentzis

Télé. France 2. Purcell: The Indian Queen, Jeudi 15 décembre 2016, 00h35. Evidemment au coeur de la nuit, parce que le service public n'autorise à l'opéra pas d'autres horaires, voir une production lyrique relève de l'exploit, ou d'une évidence s'agissant des plus passionnés. Pourtant, cette production purcellienne est indiscutablement captivante et

mérite d'être vue, même à cet horaire.

L'adaptation de **The Indian Queen de Purcell**, mise en scène et réalisée par Peter Sellars en 2013 au Teatro Real de Madrid, marque les esprits tant par sa grande cohérence visuelle que l'engagement musical et artistique de l'équipe qui la défend ici. Peter Sellars, scénographe et poète militant, c'est à dire humaniste et fraternel, mêle au livret de ce semi-opéra une nouvelle écrite par l'écrivaine nicaraguayenne Rosario Aguilar, *La niña blanca y los pajaros sin pies*. Littérature et chant se mêlent, prenant la défense des peuples insoumis et résistants, évidemment martyrisés et sacrifiés.

Indian Queen est l'ultime opéra composé par Purcell qui le laisse inachevé à sa mort en 1695, à l'âge de 36 ans. C'est son frère qui le complète. Le livret de l'époque évoque l'amour d'une reine Aztèque et d'un général Inca.



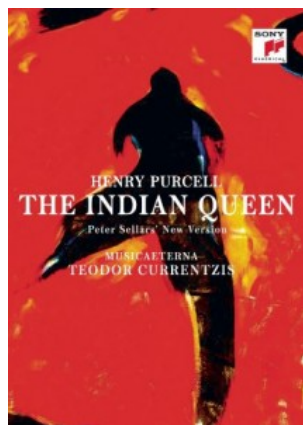
PURCEL HUMANISTE ET FRATERNEL



Séduit par la musique de Purcell, bien peu représentée sur les scènes, le metteur en scène **Peter Sellars** nous offre ici sa propre version de l'ouvrage : il a supprimé les ajouts du frère de Purcell et complète les manques par

d'autres œuvres célébrissimes de Purcell dont les inoubliables « **0 Solitude** » ou « **Music for a while** » qui s'intègrent ainsi parfaitement dans l'action dramatique ; Sellars bouleverse le livret original de John Dryden en utilisant les textes de la romancière nicaraguayenne contemporaine, **Rosario Aguilar**. Le propos se veut « actualisé », plus politique. Sellars

argumente ainsi sa vision de la Conquista, vue à travers le regard des femmes, – des mères, des épouses, des amoureuses-, et une bouleversante histoire d'amour. Le metteur en scène rétablit surtout la place de l'humain dans une histoire qui n'aurait pu être que vétille baroque exotique.



Dans la fosse, assurant la réalisation musicale et artistique de cette production saisissante, le chef grec trépidant, nerveux, sanguin, **Teodor Currentzis**, dirige sa formation **MusicAeterna** sur instruments baroques et ses chœurs de l'Opéra de Perm (Russie). Avec le concours de chœurs, eux aussi particulièrement impliqués. La tension, l'urgence et la grande humanité de la conception réalisent un spectacle porté malgré les tragédies et violences barbares dénoncées, par une forte espérance.

A noter notamment parmi les jeunes chanteurs réunis dans le spectacle : Julia Bullock, Vince Yi, Luthando Qave et des professionnels plus confirmés comme le contre-ténor français Christophe Dumaux.

THE INDIAN QUEEN

Semi-Opéra d'Henry Purcell

Livret de John Dryden, Robert Howard et Rosario Aguilar

Metteur en scène : Peter Sellars

Chorégraphe : Christopher Williams

Lumières : James F Ingalls

Costumes : Dunya Ramicova

Orchestre MusicAeterna

Direction musicale : Teodor Currentzis

Julia Bullock :Vince Yi – Hunahpu
Markus Brutscher :Teculihuatzin
Nadine Koutcher : Don Pedrarias Dávila
Noah Stewart : Isabel
Christophe Dumaux : Don Pedro de Alvarado
Luthando Qave : Xbalanque
Maritxell Carrero-Leonor : Un chamane

Enregistré en novembre 2013 au Teatro Real (Madrid)

Durée : 3h15

Année 2013

LIRE aussi [notre critique complète du dvd The Indian Queen, édité en 2016 par SONY classical.](#)

Approfondir



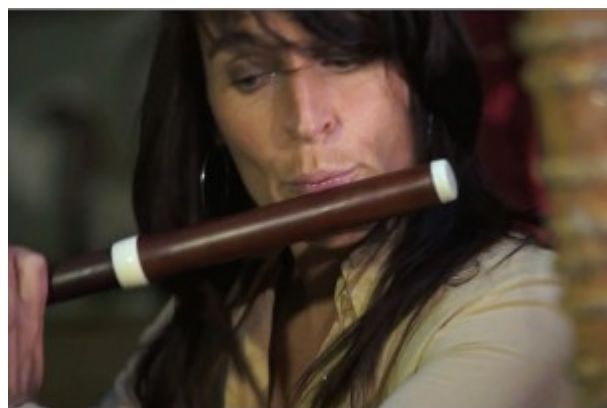
Le chef **Teodor Currentzis**, provocateur ou défricheur, vient de publier un Don Giovanni éruptif, incandescent de Mozart, particulièrement incisif et nerveux qui conclut sa trilogie Mozart / Da Ponte, réalisée pour Sony classical. [LIRE notre critique complète du cd DON GIOVANNI de Mozart par Teodor Currentzis](#)

LABELS. PAPILIO / Diana Baroni organise une collecte de dons

LABELS. Papilio / Diana Baroni organise sa collecte de dons. Diana Baroni fait partie des artistes entrepreneurs. Flûtiste fondatrice de Café Zimmermann, la diva du traverso est aussi chanteuse, explorant des terres méconnues et métissées entre nouveau et ancien monde, à la frontière de la musique populaire et de l'écriture savante. Diana Baroni a aussi fondé son propre label Papilio dont l'identité visuelle forte indique le fort tempérament et l'énergie passionnée qui caractérisent chacun des disques produits. Aujourd'hui Diana Baroni et Papilio lancent une campagne de collecte de dons pour pérenniser les réalisations accomplies (rééditer le cd La Macorina), se développer davantage autour des nouveaux projets dont **THE EMIDY PROJECT**, la nouvelle création de Tunde Jegede. Explications, enjeux, objectifs... Entretien avec Diana Baroni, fondatrice de Papilio, pour classiquenews.com.



CLASSIQUENEWS.COM : Pourquoi avoir fondé le label PAPILIO ?



Diana Baroni : En tant qu'artiste, j'ai toujours eu la sensation de redémarrer à zéro avec l'édition d'un nouveau disque. Avec des projets artistiques inclassables, difficiles à faire rentrer dans les tiroirs habituels du marché discographique... L'envie de créer Papilio est née de ce sentiment orphelin, qui pouvait peut-être disparaître en constituant un collectif, un espace de partage artistique et

humain, un toit qui pourrait accueillir et accompagner des artistes qui, comme moi, sont à la recherche d'une identité musicale particulière, loin des sentiers battus.

CC : *Quelle en est la ligne artistique de Papilio ?*

Diana Baroni : C'est toujours difficile de nommer, de labelliser des choix artistiques. Les projets édités depuis la création de la collection PAPILIO revisitent l'héritage musical du monde entier : jusqu'à présent, l'Afrique, le Nouveau Monde, le Brésil, l'Argentine. Il s'agit toujours d'un regard actuel sur leur héritage culturel et musical propre. Cela s'exprime à travers des musiques contemporaines inspirées des histoires du monde, marquées par des compositions personnelles, des reprises des classiques du folklore, de la tradition orale ou avec une approche esthétique qui « flirte » avec les sonorités du jazz ou de la musique de chambre savante.

Cela peut paraître un peu éclectique de prime abord mais reste très cohérent à la fois dans chaque disque et à l'échelle de la Collection Papilio, marquée par cette envie de partage et de réappropriation d'un patrimoine et d'une culture musicale qui disparaît peu à peu des grandes maisons d'édition.

CC : *Présentez-nous brièvement les 4 disques déjà édités : en quoi chacun incarne-t-il les valeurs et le but esthétique de votre label ?*

Diana Baroni : L'aventure de Papilio a commencé avec **LA MACORINA**, qui est le fruit de deux rencontres : la première, musicale, entre le Diana Baroni Trio et l'ensemble de cordes parisien Alter Quintet, dirigé par Alfonso Pacin. La deuxième, littéraire, avec les cahiers de voyages de D.H. Lawrence. L'écrivain évoque dans ses écrits l'émotion qu'on peut ressentir au Nouveau Monde lors de la contemplation d'un paysage : l'expérience du voyage sensoriel, l'empreinte qui provoque « le pli de l'âme » selon ses mots. Nous avons réfléchi avec Alfonso à l'idée de restituer à travers nos choix de répertoire, ce sentiment évoqué par D. H. Lawrence, pour construire ainsi un cahier de voyage musical, inspiré par lui, tout en revisitant des musiques traditionnelles afro-amérindiennes. Ce carnet de voyage constitue ainsi un pont entre une époque révolue mais dont les traces culturelles et musicales sont encore très enracinées, et qui nous a offert un terrain de création et de réinterprétation tout à fait passionnant ! **VOIR nos deux CLIPS vidéo La Macorina : [El Cosechero](#) et [Intiu Kana](#)**



Le deuxième volet de la collection, est dédié à l'univers de Tunde Jegede, avec qui je travaille au sein du Trio depuis 2007, un artiste global et inclassable, qui touche à des univers musicaux et artistiques aussi riches que variés. **THE ELEMENTS** qui est un album solo, nous a quelque part positionné dans notre ligne esthétique pour la collection. Il représente justement ce que nous souhaitons récupérer et défendre : la mémoire, les sources de l'oralité en reprenant la culture des Griots africains par des classiques et par ses propres compositions, tant en kora comme en violoncelle, le tout inspiré par le passé et par l'expérience que la scène londonienne lui a apporté depuis sa jeunesse.

Le troisième volet de la Collection est constitué par le travail de Ricardo Herz, violoniste brésilien virtuose et audacieux, qui a fait appel à nous d'une façon naturelle : au tout départ je lui a proposé de rééditer un disque en solo qu'il avait enregistré en studio, en jouant lui-même de toute sortes de violons, autour des classiques de Milton Nascimento, Tom Jobim, Egberto Gismonti... un disque splendide, introuvable en France. Ayant développé son volet de compositeur et se positionnant avec son trio en Europe, nous avons décidé de construire un album unique, qui reprenait quelques extraits de celui que j'adorais, et d'un dernier disque en trio paru au Brésil, tout récemment. C'est ainsi que « **CHAMAOQUE?** » est né, grâce aussi au travail remarquable de mixage fait par notre fidèle partenaire son, Gilles Amiel de Menard du Studio 1967. Indispensable !

SIN CUARTEL est le 4ème volet de la collection, parution sortie en décembre 2015, après deux disques instrumentaux ; il permet de renouer avec la voix et la chanson de texte, sa poésie, et l'univers poli-rythmique et métis des musiques sud-américaines. Elaborés par les musiciens de La Tregua en véritable équipe, les arrangements, le travail des chants et les compositions de ce trio (deux guitaristes argentins, un percussionniste chilien) restent absolument uniques et inclassables, entre jazz urbain et chants rituels en langue « yoruba ».

CC : *Comment le fait d'être vous-même artiste interprète peut-il faire la différence avec les autres labels sur le marché ?*

Diana Baroni : Actuellement et depuis déjà plusieurs années,

l'artiste est porté à développer de plus en plus ses capacités pour survivre, au-delà de son talent artistique sur scène. En réalité, nous n'avons plus le choix. Cela m'a semblé naturel de partager avec les musiciens amis que j'admire, ou qui nous inspirent, de travailler en équipe pour essayer de créer un espace qui nous soit utile et redevable à tous. Le label s'autofinance par les propres ventes de disques : un disque donne naissance au suivant et ainsi de suite. On veille à que ce système, très fragile considérant les difficultés actuelles du marché discographique, puisse se développer au bénéfice des artistes et pas exclusivement des labels monopoles qui détruisent les petites économies solidaires et nivellent le marché. C'est un principe économique qui est de plus en plus adopté et adapté aux temps actuels.

En restant des deux côtés, artiste interprète et porteuse, porte-parole de Papilio, j'ai la possibilité de mieux défendre, mieux comprendre, mieux évaluer les besoins du collectif... enfin, je l'espère ! Les disques sont aussi indispensables que les concerts pour la société : on veille à les faire vivre davantage avec toute la beauté et la spécificité des objets précieux qui gardent en eux l'Instant unique, « le pli de l'âme » que révélait D. H. Lawrence. Le travail fait par notre graphiste Gwendoline Krzepisz est à ce titre exemplaire et inventif, tout en constituant la cellule identitaire de notre label. Le projet discographique ne doit pas être qu'un objet commercial, mais un environnement auquel on s'attache, pour un rapport personnel et porteur de sens envers les artistes et la Collection.

(Propos recueillis en novembre 2016)

LA COLLECTE DE DONS

Aujourd'hui, Diana Baroni fait appel à la générosité de tous et cherche à collecter des fonds pour développer ses moyens autour de pérenniser ses nouveaux projets musicaux et discographiques.

LIEN vers [la page crowdfunding de Papilio 2016-2017](#)

Objectif de la collecte : 3 000 euros

Note d'intention par Diana Baroni

« Bonjour, je suis Diana Baroni, musicienne et co-fondatrice de Papilio, avec Gwendoline Krzepisz, graphiste.

Papilio est une collection de créations contemporaines inspirées des musiques traditionnelles du monde entier. Cette idée est née d'une grande conviction, celle de mettre en lumière la richesse et la diversité des musiques anciennes, et les faire vivre dans notre époque.

Aujourd'hui, la collection Papilio compte 4 disques : chaque disque est une nouvelle immersion, un départ vers l'exploration d'une région du monde, où l'on découvre à travers la musique l'histoire d'une civilisation, les origines d'une culture en constante évolution.

On pourrait dire que Papilio c'est une bibliothèque de voyages dans le temps et dans l'espace.

Papilio est une série unique, porteuse de grandes convictions, mais encore naissante. Ces 4 000€ nous permettraient donner vie et accompagner les nouveaux projets, mais aussi rééditer le premier disque de la collection qui est épuisé : La Macorina.

Ensuite, nous souhaitons assurer un avenir à Papilio, un bel et fructueux avenir. Et produire de nouveaux disques afin d'élargir la collection. De nouveaux nées sont en cours, comme THE EMIDY PROJECT, nouvelle création de Tunde Jegede, qui invite aussi des jeunes musiciens nigériens.

Cet argent nous est nécessaire pour que ces projets puissent voir le jour.

Soutenir Papilio, c'est participer à la conservation d'un patrimoine, c'est pouvoir écouter dans une qualité sonore exceptionnelle les racines musicales de notre monde et de notre civilisation.

Grâce à vous, Papilio deviendra une véritable audiothèque, un recueil d'une grande richesse, nous transportant aux 4 coins du monde pour en apprendre l'inépuisable histoire. »

Approfondir

LIRE notre [compte rendu critique du cd La Macorina](#)

VOIR nos deux CLIPS vidéo La Macorina : [El Cosechero](#) et [Intiu Kana](#)

VISITEZ [le site du label Papilio](#)

CD, compte rendu, critique. TELEMANN : oeuvres concertantes pour flûte, deux chalumeaux... Il Giardino Armonico. Giovanni Antonini, direction, 1 cd Alpha



CD, compte rendu, critique.
TELEMANN : oeuvres concertantes
pour flûte, deux chalumeaux... Il
Giardino Armonico. Giovanni
Antonini (1 cd Alpha). Voici en
cette fin d'année 2016 et
préluant à l'année Telemann
2017 (250ème anniversaire de la
mort : [LIRE notre dossier
spécial Telemann 2017](#)), un
disque miraculeux, dédié aux
talents multiples du compositeur

de Hambourg, lequel dans sa biographie paru dans la ville
hanséatique en 1740, alors qu'il en est le directeur de la
musique, c'est l'un des postes les plus enviabiles en Europe-,
précise qu'il a « *appris avec enthousiasme à jouer des*

instruments à clavier, du violon, de la flûte. Et à présent, je me consacre à l'apprentissage du hautbois, de la flûte traversière, du chalumeau, de la viole de gambe et même de la contrebasse et du trombone ». Rien de moins. Telemann doué en tout, accomplit des trésors d'inspiration et de raffinement, maître incontesté de l'écriture pour chacun des instruments. Célébrant les facettes multiples du génie de Hambourg, le cd piloté et conçu par le directeur du **Giardino Armonico** (fondé en 1985, soit il y a plus de 30 ans à présent), **Giovanni Antonini** rayonne d'un feu raffiné inouï, lui-même à la flûte, dans l'exceptionnellement éclectique et européenne, Suite TWV 55:A2, dont chaque danse et séquence est caractérisée avec une fluidité amoureuse (Air à l'italien : sublime de lâcher prise et d'élégance naturelle) par un orchestre d'une palpitante expressivité : la musicalité rayonnante et nuancée du Giardino Armonico est à son meilleure ; mais aussi le Concerto TWV 51:C1, ou l'ultime Concerto di camera, toujours pour flûte (traverso / recorder), TWV 43:G3. L'intelligence le dispute à l'intériorité ; l'élégance à l'éloquence. Le déconcertant car audacieux morceau pour deux Chalumeaux (ancêtre de la clarinette où le chef doué lui aussi pour les instruments, – il assure la partie de chalumeau ténor), indique une autre corde à l'arc fabuleusement doué de Telemann :

l'expérimentation esthétique. Telemann innove (pour créer mais en vain, un mythique et toujours inaccessible style germanique : en fait, il synthétise et produit de l'inédit), il ose, et réussit là des alliances de timbres, des frottements expressifs, des climats aussi, d'une poésie remarquable. Voilà en cette fin d'année 2016, un autre joyau musical à classer dans notre rayonnement des incontournables, d'autant plus indiqués pour la prochaine année Telemann 2017. Remarquable.



CD, compte rendu, critique. TELEMANN : oeuvres concertantes pour flûte, deux chalumeaux... Il Giardino Armonico. Giovanni Antonini, direction, 1 cd Alpha

classics « baroque », 1h14mn, Alpha 245. Enregistré en 2012 et 2013. CLIC de CLASSIQUENEWS.

CD, coffret The Karajan Official Remastered Edition, 103 cd WARNER classics.

✖ CD, coffret The Karajan Official Remastered Edition, 103 cd WARNER classics.

« Karajan Official Remastered Edition » édité cet hiver par Warner classics, totalise 101 cd remastérisés, regroupés en 13 coffrets. Tout l'art du chef autrichien enregistré par/ pour EMI, de 1946 à 1984 est ainsi concentré, révélé par la nouvelle prise de son. Les origines sont ainsi totalement révélées : alors que malgré sa dénazification, **Herbert von Karajan (1908-1989)** peut diriger sans être soupçonné de mensonge – bien qu'il eut de facto, une relation ambiguë avec les nazis (Karajan posséda sa carte du parti), le chef pourtant très talentueux et déjà remarqué, est interdit en Allemagne et dans le reste de l'Europe, de direction, sur toutes les scènes connues. Son passé pèse d'un doute trop encombrant. Et après la guerre, tout un chacun souhaite rompre tout lien avec le passé honteux.



Pour Karajan, le salut passera donc par le studio, en Angleterre, grâce à sa rencontre avec l'ingénieur et producteur Walter Legge. **En témoigne à partir de 1946**, cette frénésie d'enregistrements : Karajan enregistre tout, avec déjà ce soin particulier sur la sonorité souhaitée, servant le répertoire qu'il se forge peu à peu, avec une boulimie aussi scrupuleuse qu'exigeante. Karajan est un perfectionniste dans l'âme, trop soucieux d'idéal, trop esthète et magicien de la beauté, pour ne se contenter que de jouer les oeuvres. A travers cette quête du son absolu, se précise au fond la recherche spirituelle tant espérée : la musique est une vocation, c'est surtout une mystique à laquelle le musicien voue une passion dévorante. C'est pourquoi dès les premiers enregistrements des années 1940, le geste du jeune chef presque quadra, cible bel et bien ce qu'il y a de spirituel dans l'art. Les archives Warner classics nous font écouter tout cela, et de façon magistrale. Le maestro travaille la matière sonore comme le sculpteur cisèle la gangue matricielle pour en extraire l'or et le diamant. Voici donc grâce à cette intégrale audio remastérisée, le son Karajan des origines, celui des années 1940, – de l'immédiat après-guerre, donc dès 1946, jusqu'à 1960 ; puis à nouveau de 1969 à 1984, soit 5 ans avant sa mort. Les orchestres concernés sont au début du cycle, le Vienna Philharmonic (le Wiener Philharmoniker : rien de moins), le Philharmonia (orchestre fondé alors à Londres par Legge), the Berlin Philharmonic (dont Karajan allait être nommé directeur à vie à partir de 1955), les équipes de La Scala, à Milan, sans omettre l'Orchestre de Paris. **CD, coffret The Karajan Official Remastered Edition, 103 cd WARNER classics 0190295955199.** Pour approfondir, lire notre compte rendu critique du livre [KARAJAN, une autobiographie imaginaire](#)

(l'auteur Sylvain Fort imagine ce qu'aurait pu écrire le chef autrichien pour couper court à toutes les rumeurs le discréditant... chez Actes Sud, octobre 2016).